

Les soixante-huitards étaient-ils des révolutionnaires ?

Le panel, composé de deux historiens, Michelle Zancarini-Fournel (Lyon 1), Xavier Vigna (Université de Bourgogne) et de deux témoins, Philippe Gildas (Europe 1), E. Roudinesco (Paris 7, ENS), et animé par Gilles Pécout (ENS) et Emmanuel Laurentin (France Culture) a examiné la spécificité des « événements » de mai 1968 par rapport aux paradigmes et aux dynamiques révolutionnaires, en soulignant la double construction de Mai 1968, comme événement et comme phénomène.

La diversité des interventions a permis de revenir sur la complexité des jeux d'acteurs au sein d'un dispositif révolutionnaire qui a été questionné. Les intervenants ont insisté sur les dynamiques de groupe. L'étude lexicométrique de M. Zancarini-Fournel, sur les tracts, journaux étudiants, et mémoires d'historiens, montre que le terme de révolution se réfère chez les acteurs d'abord à des dynamiques de groupe, groupuscules, syndicats, partis, et à des paradigmes discursifs autant qu'à l'action. M. Zancarini-Fournel et X. Vigna ont souligné la diversité des acteurs engagés, leurs jonctions ponctuelles, mais également les difficultés de l'intersectorialité. Actions étudiantes et mouvement ouvrier, aux revendications et modes d'action distincts, se disent avec des rythmes, des lieux de contestations, et des modalités différents. Parmi ces potentialités révolutionnaires, de degré inégal, P. Gildas a retracé les lieux d'insurrection de la capitale, dans le mouvement étudiant : ils se concentrent aux abords de l'université, dans le Quartier latin, en dehors d'une incursion symbolique, contre la Bourse. Les rythmes discontinus d'une révolution, exclusivement diurne, sur le mode d'escarmouches et des barricades contrastent avec les occupations continues d'usine, de jour comme de nuit, faisant 9 morts. Le recours aux modes traditionnels de l'insurrection ouvrière (la grève, devenue grève générale, la séquestration) prenait un sens proprement révolutionnaire, au-delà de revendications sociales, en visant la transformation des rapports de production. X. Vigna a bien mis en valeur ces potentialités révolutionnaires du monde ouvrier, intervenues dans un climat spécifique.

Avec la multiplication des comités d'action de base, un pouvoir alternatif semble fugacement s'installer dans un petit nombre de lieux. Ces formes ponctuelles révèlent l'écart entre les réalisations de l'action et la conscientisation des acteurs : mai 1968 est-elle une révolution inachevée ou bien une non-révolution ? Après l'étude de M. Zancarini-Fournel, le terme de révolution est employé par les acteurs dès avant 1968, notamment par Michel de Certeau, mais aussi la pluralité des paradigmes de révolution et de ses interprétations (modèle conseilliste, révolution de la vie quotidienne de l'Ecole de Francfort, références à Kronstadt et très majoritairement à 1789), une diversité d'interprétations qui se retrouve au sein du mouvement. L'auteur identifie quatre « matrices révolutionnaires théoriques » : grève générale, révolution permanente (trotskistes), union prolongée (maoïste), et la multiplicité des tendances anarchistes. Les soixante-huitards ont donc bien une révolution comme horizon d'attente, mais les divergences et le manque de concertation sont manifestes quant aux moyens pour y parvenir. D'autres références, modèles d'action pratiques, modèles d'interprétation, ou sources de légitimité viennent les compléter, tels que la révolution cubaine et la révolution algérienne au cours du mouvement. Les dénominations d'un groupe par un autre montre enfin les antagonismes nés de positionnements différents par rapport aux événements : nommer la révolution, c'est la faire ou la discréder. Ces dénominations reflètent les représentations différentes de la révolution, le vocable « révolutionnaire » étant utilisé dans une perspective de stigmatisation et de discrédit par le pouvoir (surenchère « révolutionnaire » de la CGT dans les accords de Grenelle, « militants révolutionnaires » des rapports de police), tandis que P. Gildas a rappelé le décalage entre le PCF et les étudiants avant les barricades, les premiers étant qualifiés de « fauteurs de trouble ». Selon le témoignage d'E. Roudinesco, s'il n'y eut pas de renversement du pouvoir, pourtant craint, mai 1968 a représenté une révolution dans la pensée des étudiants, qu'elle a présenté comme une extraordinaire libération de la parole et une prise d'indépendance de la jeunesse étudiante, par rapport aux autres groupes générationnels ou institués (parents, professeurs). A défaut de révolution effective, mai 1968 aura été une révolution de la parole, dans les discours et les pratiques discursives. Elle se caractérise par un fort degré de conscientisation chez les étudiants et la politisation, souvent durable, d'une génération.

Les communications ont ainsi permis de revenir sur l'articulation entre temps long et temps court de cette « révolution », soulignant la place des révolutions dans l'univers mental d'une partie des étudiants, dès avant 1968 – en rappelant qu'il s'agit d'un groupe étroit par rapport aux millions de personnes qui s'engagent ; insistant sur le poids de la conjoncture dans l'événement, tant économique (chômage des jeunes, revendications ouvrières), mais aussi le poids du temps court dans l'événement, avec sa part d'aléatoire et d'accidentel. Deux césures se dégagent : après les barricades étudiantes, la rupture des négociations entre représentants étudiants (UNEF) et autorités de la Sorbonne, le 10 mai, ordonnée par C. de Gaulle est une première césure (selon P. Gildas), la seconde intervenant avec l'échec des accords de Grenelle (27-29 mai). Le mois de juin est déjà marqué par un certain reflux, et par une première divergence dans les trajectoires des acteurs, période qu'André Fontaine qualifie de « guerre civile froide » dans *Le Monde* : tandis que les grévistes cherchent à pérenniser les acquis de la grève, fleurit le discours de la révolution trahie, certains quittent la CGT, des étudiants moins quittent leurs études pour continuer la révolution, alors que d'autres, jeunes ouvriers ou ouvrières immigrées que les sociologues ont trop tôt vu intégrés, se radicalisent.

C'est le vide du pouvoir qui permet l'actualisation des virtualités révolutionnaires. L'un des axes stimulants du panel a été d'interroger le climat révolutionnaire de mai, en soulignant les processus de co-construction de l'événement, par les acteurs comme les journalistes. X. Vigna a rappelé la force de la rumeur et les peurs d'un coup de force communiste après le 29 mai, soit un climat fait de potentialités révolutionnaires revendiquées et fantasmées. E. Roudinesco soulignait le décalage entre l'action vécue par les étudiants et son rendu à la radio. Vide du pouvoir, rumeur, et libération et inflation du discours, prise de parole des étudiants engendrent une multiplication des discours sur l'événement, prétendant tous à une égale légitimité d'interprétation des événements. La difficile lisibilité des troubles se double de la situation précaire des médias. Le rôle de l'information, de sa fabrication, et de ses modes de diffusion est crucial dans la perception révolutionnaire de mai 1968. P. Gildas rappelait l'impact de l'envoi sur les lieux de l'événement de journalistes sportifs, prompts à l'emphase, H. Pigeat (CFJ) rappelait un contexte complexe, où se conjuguent l'interdiction du pouvoir de couvrir les événements, la grève générale gagnant une partie de la radio (Radio-France), et le maintien d'activité d'organes de presse (AFP). Ce climat de confusion a parfois permis de laisser une large marge de manœuvre aux reporters. Pour certains, le reportage était aussi une forme d'engagement, selon l'idée que le meilleur moyen de servir la révolution était de la couvrir. Journalistes, engagés parallèlement dans une surenchère de la recherche de l'information, par émulation entre les chaînes de radio, et acteurs ont ainsi co-construit l'événement, dans l'interprétation immédiate qu'ils en ont fournie. La visibilité des événements a été au centre de la réflexion, pour devenir visibilité de l'événement, — comme elle a été au cœur de l'action. Le témoignage d'E. Roudinesco, évoquant la sensation, et la beauté, de se trouver « dans la foule menant aux barricades comme dans un film de Renoir », esquisse la scénarisation de l'événement, dès son déroulement.

Ayant interrogé la genèse, les matrices révolutionnaires, et les dynamiques, circonstancielles et structurelles, des événements de mai, la discussion a aussi interrogé leurs prolongements. Capitaliser la révolution ? Les parcours d'E. Roudinesco et de P. Gildas ont montré l'impact de l'événement, mais aussi sa permanence, sur les trajectoires politiques et professionnelles subséquentes, à travers les engagements politiques, dans le sillage du parti communiste, au nom d'une fidélité et d'une poursuite des idéaux de mai. Révolution incomplète ou rêvée, mai 1968 aura été dans tous les cas un moment de conscientisation des acteurs et une référence structurante des mouvements de politisation postérieurs.

Claire Maligot